

Je me souviens

Je me souviens. Je me souviens des soirées d'hiver, qui duraient toute la journée, que je passais assis sur le sol réchauffé par le feu, mes parents derrière, un tabouret pour ma mère et une chaise pour mon père ; au-delà des murs trop fins de la maison, un extérieur sans vie où la ronde des flocons remplaçait celle des villageois ; dans ma main droite, l'Opinel numéro huit du chef de famille, sa lame brune allant et venant sur le bois, en arrachant des copeaux qui partaient dans le foyer. Parfois, j'offrais une pause à ma chute de tilleul, champignon ou poignard en devenir, que je prenais pour rêver au jour où je pourrais goûter la galette sacrée comme les grands ; où, devant toute la populace de mon petit bourg, je recevrais à deux mains un couteau pareil au sien, si ce n'est une lame deux fois plus large, brillante et dépourvue de rayures, et mon nom en lettres de feu sur le manche en place du sien. Encore quatre ans, qui me paraissaient être une éternité, mais qui se montreraient si court...

Je me souviens, le printemps suivant, de la mort de mon père. Ce fut d'abord à cause d'un accident durant un voyage qu'il avait commencé voilà plusieurs mois vers Paris ; puis, bien plus tard, par un nom trouvé par hasard dans les archives nationales, durant l'offensive expresse des Allemands. Putain de guerre, me dis-je à sa lecture. Elle avait fait de maman une veuve, de moi un orphelin. Elle en larmes, qui par l'expérience des adultes savait les douleurs que nous aurions à endurer dans les années à venir — la maison qu'il allait falloir tenter d'entretenir et vendre cependant l'année suivante, les champs qui demanderaient un travail irréalisable et iraient eux aussi au plus offrant, ma bouche et la sienne à nourrir malgré le rationnement qui serait exigé par l'occupant, et tout le reste— ; moi qui, sans comprendre encore, regardais le beau meuble de bois au centre de l'église, écoutais les sanglots résonner autour, les yeux secs. Dans ma main, le canif qui ne quitterait plus ma poche, qui ne serait pas remplacé. Même pour ma première hostie. Je me souviens du mois de janvier 1944, ma mère sur un malheureux lit de paille, les os seuls soutien pour la peau, cela depuis longtemps déjà ; la peau du ventre plus tendue que celle d'un tambour ; les joues si creuses qu'elles faisaient coupe à l'eau qui dégoulinait de la bêche-toit ; la bouche, auparavant douce et belle, maintenant sèche et fripée, entrouverte et implorant du pain que l'on n'avait pas ; les yeux cherchant dans le ciel, ou peut-être au-delà, une bonne étoile. Un homme casqué alors s'approcha, les lui ferma délicatement à jamais. Puis il fit de même avec la bouche. Enfin, il me prit avec douceur la main gauche, celle qui n'était pas posée sur le ventre froid qui m'avait jadis porté, et dit d'une voix rugueuse mais belle des mots emplis de compassion, que je ne comprenais pas. « Tot » revenait encore et encore, comme le refrain d'une chanson, et cette mélodie m'apaisait. Un petit sourire se dessina, mais disparut sitôt pour ne plus revenir. Une larme avait commencé à couler ; en effet, j'avais compris — si tard ! — ma situation. Puis elles se succédèrent en un torrent, tombant sur le pantalon kaki de l'homme qui me serrait maintenant dans ses bras, coulant pendant une nuit, deux, une vie. Sans fin possible autre que la mort, ma mort, qui devrait arriver, un jour.

Je me souviens de Jacques, mon meilleur ami à l'époque où j'allais encore à l'école, et aujourd'hui le seul. Le temps avait passé, nous avions quitté notre enfance et la campagne. Notre mentalité avait évolué pour épouser les mœurs, ou leur absence dans ce nouveau décor qu'était Paris. Non pas Paris la Belle, Ville des amoureux, mais Paris la Vile, sale et noire. Nous restions de longues heures devant les bars, une cigarette qui se consumait entre nos doigts, qu'on oubliait presque de fumer tant nous étions pensifs, nostalgiques de ce passé qui nous avait apporté tant de douleurs. Nous nous faisions philosophes face à nos échecs amoureux, face à nos échecs au travail — mot qui désignait en réalité une multitude de petits boulots —, nos échecs dans la vie. Ce moment rituel était mon préféré de la semaine, mais notre pauvreté ne le permettait que le vendredi. Le jour de Vénus, celui d'une beauté qui manquait en ce lieu. Était-ce l'Espoir que nous souhaitions retrouver par ces idées ? Mais à peine avions-nous le temps de l'entrapercevoir au coin de la rue, qu'il nous fallait nous séparer pour regagner nos appartements de misère.

Je me souviens de ce jour, le lendemain de Noël, alors que nous étions assis sur un banc, sur nous les mêmes habits qui nous couvraient en été, les pieds enfoncés dans la neige tombée cette nuit-là, deux ivrognes décuivant sur le banc d'à côté. Et puis, Jacques

s'absentant pour aller au bureau télégraphique, comme il avait l'habitude de le faire chaque semaine, car il espérait encore que quelqu'un dans ce vaste monde pensât à lui. Mon pauvre gars... J'attendais sur le banc le moment où il reviendrait comme toujours l'air dépité, moi lui demandant pour la forme s'il avait reçu quelque chose, lui hochant la tête sur le côté, négatif. Je regardais les deux qui avaient eu la chance de fêter la naissance du Christ —quoique je pense qu'ils s'en foutaient de ça...—, qui avaient assez d'argent pour se péter une fois la gueule dans l'année. Je les enviais presque. Et puis je me demandais ce que je serais devenu si la Faucheuse n'avait pas frappé à la porte de notre vieille maisonnette. Sans doute pas grand-chose de plus, un type dans un champ labourant et sacrifiant son corps pour un salaire de misère... mais au moins, avec une famille. C'est alors qu'il revint, en courant, hurlant dans ma direction. Je tournai vivement la tête : essoufflé, balbutiant de bonheur, il serrait si fort le télégramme que ce dernier se froissait. Je compris enfin ce qu'il tentait de me dire : il était riche. Un oncle américain, comme on dit. Il lui suffisait de partir là-bas pour entrer en possession de l'une des plus grosses fortunes du monde. Mais ne t'inquiète pas, je reviendrais. Alors je pleurai. Il crut que c'était de la joie, et il me prit vivement dans ses bras. Maintenant, je n'avais plus personne...

Je me souviens des années qui s'ensuivirent, années qui ne furent qu'une longue attente. Au début, j'étais seul avec son souvenir et ses lettres. Le temps en passant estompa le premier, et les lettres furent remplacées par de brefs télégrammes, qui finirent eux aussi par disparaître. Mais il n'était pas mort, lui n'avait pas disparu ; il n'était que parti, il avait promis de revenir. Alors je l'attendais, et comme je pensais l'avoir lui, je ne fis pas d'effort pour trouver un autre compagnon —même si je ne crois pas que j'aurais pu y parvenir, car rares sont les citadins qui peuvent comprendre nos malheurs, à nous gens de la terre. C'est ainsi que je vieilliss, seul, que je détruisis ma jeunesse en attendant une ombre du passé, qui elle m'avait sans doute déjà oublié. Ou pas. C'était mon meilleur ami, après tout. Il devait y avoir, il fallait qu'il y ait une raison à son silence... J'espérais, tout en sachant que j'avais probablement tort de le faire, mais le dernier trésor de la boîte de Pandore contenait aussi son lot de vices. Ainsi, je continuais d'aller draguer dans les bars, même sans la conviction d'avant ; je continuais, le vendredi soir, d'allumer une cigarette, même si désormais j'en tirais tout ce que je pouvais pour tenter d'y trouver du réconfort. J'étais patient...

Je me souviens du jour où je compris l'absurdité de mon comportement, et où je jetai la clope sur le sol. À quoi cela servait-il de s'emmerder au contact de gens que l'on ne connaissait pas, que l'on n'appréciait pas, que l'on ne fréquentait que pour se souvenir d'un proche ? Ces gens-là n'étaient que des figurants, un décor de cinéma en carton. Sans quelqu'un pour tenir le premier rôle, ils ne servaient à rien. Le film n'aurait pas d'histoire. Au contraire, ils coûtaient aux producteurs, et la seule chose que l'on pouvait en faire était les jeter. C'est ce que je fis, d'abord par un symbole, puis par mes actes. Je m'isolai, hantant mon appartement, obscur faute de budget électricité. J'avais maigri, mon visage s'était ridé. Lentement, mon corps s'était voûté, mes membres commencèrent à bouger en tremblant, je me mis à calculer l'effort que me demanderait chaque geste. Ma voix s'était éraillée à force de ne plus servir qu'à demander, encore et encore, s'il n'y avait pas un télégramme, une lettre pour moi. Et puis, aussi, bonjour à celles qui tenaient la bibliothèque du quartier. Car les livres, je n'avais pu les abandonner. En vérité, je m'y étais même attaché. Ils étaient vieux, abîmés par le temps et les mains des hommes peu scrupuleux par lesquelles ils avaient passé. Les voyant, je me voyais moi, et les observant, j'observais le monde. Un monde laid, sale, où la mort n'est que le moindre des facteurs de tristesse ; les humains sont bien pires. Ils trahissent, détruisent, haïssent, font de la terre un enfer, de l'enfer un paradis et du paradis le *nihil*. Mes larmes mouillaient ces pages, et je refermais le coffre du fantastique. Quels cons, ces hommes...

Je me souviens de cet instant où dans la rue je vis le traître, l'infâme, celui qui avait ruiné mon existence. Aujourd'hui, je ne sais toujours pas pourquoi je ne me suis pas jeté sur lui. Peut-être que lui hurler dessus aurait changé la fin de l'histoire. Probablement. Mais je ne le fis pas. Je préfèrai le suivre, tapi dans l'ombre —cette expression me va si bien, à moi glissé dans les zones que la lumière nouvelle de cet homme ne peut atteindre. La première journée me donna l'adresse de son hôtel, et le filer devint une habitude.

Cela ne dura pas longtemps, mais je pus savoir ce qu'était devenu mon ancien ami : il s'était vu confier la direction d'une gigantesque entreprise d'armes à feu, qu'il avait su rendre culte grâce à son regard différent de celui des Américains ; désormais, elle exportait partout dans le monde. Il s'était marié à une jolie rousse, avait eu deux enfants. Elle ne l'avait pas suivi dans ce voyage vers le Vieux Continent, contrairement au fils aîné. Beau jeune homme, il formait avec une armoire à glace et un bigleux la suite de son père. Ils partaient tôt le matin, dans une grande limousine noire, rentraient tard le soir. Au début, j'espérais qu'ils fassent un détour par mon ancien immeuble, mais rien. Le retour dans la patrie n'avait été fait que pour des questions d'argent, presque comme une corvée. Le Français ne voulait plus l'être, il ne voulait plus penser à son passé misérable. Il se dépêchait, courait pour partir au plus vite. J'étais le plus rapide. Je me collais à lui et, même s'il ne m'avait repéré, il semblait prendre peur, accélérait. Je ne savais pas encore comment j'allais agir quand j'appris qu'il s'en irait d'ici la fin de la semaine. Il me fallait me dépêcher de lui parler.

Je me souviens que la veille de son départ, je le surpris sur le toit de son hôtel. Je savais que je le trouverais là, de par les recherches que j'avais effectuées sur lui. Mais je ne savais pas encore ce que j'allais faire : lui pardonner, ou venger ma vie détruite ? Il fumait un gros *habano*, contemplait Paris. On aurait dit que, rassuré de quitter bientôt cette ville, il pouvait enfin en profiter. Avait-il eu peur de me rencontrer, me demandai-je soudain ? Peut-être regrettait-il de m'avoir abandonné, et il ne voulait pas l'assumer devant moi ? Peut-être. Je l'approchai. Il se tourna. Me vit. Me reconnut. Il ne dit rien. Il y eut ainsi un long silence. Et puis il rit. C'était un beau rire, chantant ; il était vieux, mais sa voix ne grinçait pas. Il m'invita à le rejoindre. Je le fis, lentement. Mais au fond de moi, j'avais déjà pris ma décision. J'entendais pour la première fois, depuis que nous étions des adultes, son rire. Il signifiait pour moi tant de choses, cette joie qu'il avait me combla de tristesse. Elle signifiait qu'il ne regrettait rien. Qu'il ne voyait pas ce qu'il y aurait à regretter. Qu'il n'avait pas remarqué mes habits misérables. Pire que tout, qu'il n'avait pas remarqué ma détresse... Lentement, je sortis la lame de mon Opinel que j'avais encore sur moi. Je tournai le Virobloc. Il ne l'avait pas vu, car la lame patinée par le temps n'émettait aucun reflet. Je la plantai une fois ; il hoqueta de surprise. Deux fois ; il cria de douleur. Trois fois ; il appela au secours. Quatre fois ; il tenta de reprendre son souffle. Cinq fois ; il haletait. Six fois ; il poussa un dernier râle, et mourut. La septième fois, je réalisai ce que j'avais fait. J'avais tué mon meilleur ami. J'avais agi comme mon esprit me disait d'agir, mais j'étais pris de remords. J'entendis des pas dans les escaliers. Alors, laissant le canif du passé et tout ce qu'il symbolisait derrière moi — enfin j'arrivais à m'en séparer ! — je sautai dans le vide, libéré de ces souvenirs maudits.

Je me souviens de tout, de tout ce que je veux oublier. Je voudrais que ma mémoire s'efface, ne rien garder du passé. Je ne veux plus de passé. Plus de présent, plus de vie. Mais comment faire ? Ils n'ont pas compris. Ils pensent à un assassin qui l'aurait poignardé et m'aurait poussé. Je ne leur ai pas dit. Devrais-je le faire ? Sans doute. Combien de choses aurais-je dû faire pour ne pas en arriver là ? À vrai dire, pas beaucoup. La vie m'a sans cesse laissé des portes ouvertes. À tout moment, j'aurais pu éviter sa mort. Et mes remords. Je cours, cours dans ce long couloir sombre aux portes closes. Je sais que si je me retourne, je verrai la lumière provenant de toutes les échappatoires que j'ai manquées. Je ne le fais pas, car mon regard va droit devant, vers un squelette démesuré, en capuchon, une faux à la main gauche, qui me regarde. Sa stature me bloque le chemin, je ne peux lui échapper. Je ne le tente même pas. En fait, je cours dans ses bras, aussi vite que mes vieilles jambes me le permettent. J'ai besoin de toi, mon Amie ! Prends-moi tout entier, déchire-moi, fais de moi un sac vide ! Je le désire ! Je ne veux plus vivre. Je veux juste oublier. S'il te plaît... Elle tend la main, la pose sur mon torse, m'arrête. Son crâne va lentement de droite à gauche, trois ou quatre fois. Alors, je me rends compte qu'elle est désormais loin. Très loin. Je veux reprendre ma course, je m'affale sur le sol. Je ne peux plus bouger. Je la regarde. Je ne peux plus rien faire d'autre que l'attendre, le temps qu'elle décidera. Pourquoi ?! Pourquoi ne m'acceptes-tu pas moi, criminel, lorsque tu as invité dans ton monde tant de gens qui ne désiraient que vivre ? Elle me répond juste :

—Salaud.